

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 36 (1944)
Heft: 9

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Suède:

Sur l'initiative de l'Association des maîtres à l'école populaire suédoise, une Conférence sur les problèmes de la jeunesse et de l'école populaire s'est réunie à Stockholm les 4 et 5 mars dernier. Des exposés furent faits sur les sujets suivants: les dangers de la situation actuelle de la jeunesse; les lectures pour la jeunesse; les cercles d'études et leur liaison avec les écoles populaires et complémentaires; après la scolarité; la formation des maîtres comme chefs de mouvements de jeunesse. Ces exposés furent suivis de discussions et mirent en relief la nécessité d'une coordination toujours plus grande de toutes les associations s'occupant de la jeunesse.

Panama:

Le «Bataillon sanitaire». La Croix-Rouge de la jeunesse compte 2500 membres à Panama. Dix écoles de la ville de Panama et de nombreuses écoles de provinces ont des sections de la Croix-Rouge de la jeunesse. Chaque école possède un poste de premiers secours et une trousse dont la section est responsable. Des cours réguliers sont donnés aux élèves et des cours spéciaux aux membres du corps enseignant.

Bibliographie.

Paul Guggenheim. *L'Organisation de la Société Internationale*. Traduit de l'allemand par R.-J. Wilhelm. Editions La Baconnière, Neuchâtel.

Récemment, «La Baconnière» nous a donné une étude objective des événements qui conduisirent à la guerre: *La S. d. N. non coupable*. Poursuivant son œuvre de documentation sur l'organisation internationale, elle livre aujourd'hui au public qui s'intéresse aux problèmes d'après-guerre une œuvre plus fouillée sur la technique et les conditions psychologiques et sociales de l'organisation de la société internationale.

M. Paul Guggenheim, qui est professeur à l'Institut universitaire des hautes études internationales de Genève, examine le problème du point de vue juridique et cherche à déterminer les causes profondes de l'échec de la S. d. N. Pour l'auteur, et nous partageons entièrement sa conviction, ce n'est pas l'insuffisance du Pacte qui provoqua la paralysie de l'institution de Genève, mais la disproportion entre les rapports interétatiques rudimentaires et l'organisation relativement évoluée de la S. d. N. Autrement dit, la structure sociale et politique de l'ordre international n'était pas en harmonie avec sa forme juridique concrétisée dans la S. d. N.

La conclusion logique à tirer de cette constatation est que ce n'est pas simplement par un perfectionnement des moyens techniques: arbitrage, désarmement, contrôle de l'opinion publique, etc., que l'on pourra corriger les lacunes de l'organisation de la société internationale. Ce sont les fondements politiques et sociaux des Etats membres qui doivent être adaptés aux principes directeurs de la future S. d. N. Ce qui a manqué à Genève, ce n'est pas la clarté, ni les principes, mais la volonté de réaliser les buts proposés à l'institution elle-même.

L'auteur voit dans la Charte de l'Atlantique une possibilité de créer un minimum d'homogénéité doctrinale comme support psychologique à une fédération internationale durable, et surtout l'incorporation de droits individuels dans l'ordre juridique international.

Cette étude s'adresse avant tout au lecteur qui est déjà initié aux problèmes juridiques et politiques qui se posent avec la création d'une organisation internationale, mais les militants la liront avec intérêt. *Ad. G.*

Jean Martin. *A la Société des Nations, scènes vécues*. Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

Le livre de M. Martin ne passera pas inaperçu de ceux qui suivirent de près ou de loin l'activité de la Société des Nations. L'auteur a saisi sur le vif,

hors séance et en séance, les personnalités qui jouèrent un rôle important dans cette œuvre de paix que devait être la Société des Nations et que le grand public connaissait uniquement par leurs discours ou par leurs portraits publiés dans la presse.
Ch. Sch.

Edouard Guillaume. L'Importance économique de l'Assurance sur la Vie. Editions de la Baconnière, Neuchâtel.

Dans un petit volume de 77 pages, l'auteur présente un exposé des plus clairs et des plus convaincants sur la prévoyance économique et familiale à travers les âges. Sa riche documentation remonte à soixante siècles pour se terminer avec la législation suisse et le fonds de sûreté que l'on doit à feu Samuel Dumas, directeur du Bureau fédéral des assurances.

Bien entendu, cet exposé n'englobe que l'assurance-vie et non pas l'assurance-vieillesse et survivants telle que nous espérons en voir la réalisation en Suisse. Mais comme celle-ci n'exclut pas celle-là qui peut en devenir un complément intéressant, on lira avec intérêt le rapide coup d'œil historique qui prouve que l'assurance sur la vie s'intègre essentiellement dans un statut économique évolué.
Ch. Sch.

C.-F. Ramuz. Vendanges. Edité par H.-L. Mermod, à Lausanne.

C'est une évocation des « vacances de vendanges » d'autrefois.

C.-F. Ramuz déroule devant nous lentement, largement, gravement, cette fresque, sur un rythme qui à lui seul suffirait pour traduire le mépris d'un homme confrontant une époque où la vie, le travail, la fatigue même avaient la saveur de la plénitude avec une époque saccadée, la nôtre, où le travail est souvent stupide ou humiliant, le décor factice et l'homme déséquilibré.

Il est vraisemblable que le salaire des ouvriers qui sont les héros du récit était inférieur à celui d'aujourd'hui, mais Ramuz nous fait penser qu'il entrait dans ce salaire une somme de satisfactions humaines qui avaient leur prix.

Quel « progrès » depuis ! C'est bien simple : le climat de ces vendanges datant de l'enfance de l'écrivain se confond avec celui du démocratisme patriarcal des temps bibliques, et l'auteur le sait et le dit, même quand il ne le souligne pas : « Hommes, femmes, enfants, maîtres, serviteurs et servantes, vendangeuses, brantards, charretiers, pressureurs : personne qui ne fût là, pour cette fête de la fin, et tous ceux qui avaient travaillé ensemble se réjouissaient ensemble, comme il est juste ». L'enfant de ces vendanges est plus près des moissonneurs de Booz que de l'époque des « chiens d'enfer » et autres conquêtes du génie humain. Le livre se termine par une évocation du « ressat », sorte de banquet final réunissant tous ce monde (voir plus haut) autour d'une longue table fleurie et généreusement garnie, dressée dans le pressoir, c'est-à-dire dans le décor même de l'effort fourni en commun.

Ces coutumes d'hier, vestiges d'une vie pleine et savoureuse, cédant le pas devant une vie de plus en plus uniforme, mécanisée, standardisée, stérilisée, éveillent en nous l'appétit nostalgique de maintes choses et gestes d'autrefois et nous plongent dans une méditation désabusée bourrée de regrets.

En frontispice, un étonnant portrait, par René Auberjonois, d'un Ramuz gauche, raide, rebelle à l'« intérieur » qui lui sert de cadre, au vêtement même qu'il porte, et qui nous raconte Ramuz encore plus qu'il ne nous le montre.

D. K.

Dante Alighieri. Vita Nova. Traduction nouvelle de Georges Nicole, édité par H.-L. Mermod, à Lausanne.

Dante écrivit ce récit à l'âge de 26 ou 27 ans, un ou deux ans après la mort de la divine Florentine.

« Vita Nova » est une sorte de journal intime, fidèle narration des péripéties de son amour pour Béatrice, amour « platonique », amour mystique qui transformait l'humilité même qu'il apportait au poète en félicité.

Cet amour qui frappa un garçon de neuf ans n'a fait que s'affermir et grandir toute sa vie durant pour, finalement, triompher de la mort même de l'aimée. Telles étaient la puissance et la vertu de ce sentiment que l'angélique, l'insaisissable et l'irréelle Béatrice devint une réalité spirituelle, immuable et

éternelle, pour guider le poète « dans les trois mondes de l'au-delà ». Son lecteur d'aujourd'hui ne manquera d'être surpris de l'aisance avec laquelle Dante passe du monde des réalités terrestres en celui des apparences.

Le livre est remarquablement traduit par Georges Nicole qui a fait précéder sa traduction d'une courte mais pertinente préface. A notre avis, une traduction des quelques citations en latin dans l'original s'imposait, les lecteurs ne sachant pas tous le latin.

On ne peut lire sans émotion les dernières lignes du livre où Dante nous fait part de sa décision « de ne plus parler de cette Bénie jusqu'au jour où je pourrai le faire plus dignement » et nous promet : « ...j'espère dire d'elle ce qui jamais ne fut dit d'aucune femme ».

Quelques années après ce fut la « Divine Comédie » !

D. K.

* * *. *Charles de Gaulle. Aux Portes de France, Porrentruy.*

Quel « destin hors série », quelle étonnante figure que celle de Charles de Gaulle, philosophe militaire et homme d'action, à la fois traditionnelle et révolutionnaire, soldat et humaniste qui estime qu'au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours Aristote.

Ce soldat philosophe est doué d'une rare clairvoyance.

N'a-t-il pas *précisé*, dès 1933, les conditions mêmes dans lesquelles la France sombrera en mai 1940 ? D'ailleurs, déjà en 1924 un Pétain a pu dire de lui : « Un jour la France reconnaissante fera appel à lui ». Il est vrai que le jour où la France avait fait cet appel, le même Pétain l'a promu général-félon et traître, et l'a ... condamné à mort !

Charles de Gaulle, qui a prévu le danger, a prévu aussi la parade. Hélas, non seulement son pays est resté sourd à ses avis, mais — triomphe à rebours ! — c'est l'adversaire qui a su profiter de cette prodigieuse leçon : en effet, le général Guderian, en créant ses « Panzerdivisionen » selon les conceptions de de Gaulle, a eu l'élégance (ou l'ironie) de présenter en ses ouvrages le jeune colonel français comme son précurseur.

La clairvoyance de de Gaulle ne se limite pas au domaine militaire. Ainsi, au sujet de l'ordre international à élaborer, il dit, *en 1932* : « Cet ordre ne peut se concevoir sans une force militaire pour l'établir et l'assurer ».

A une époque de machiavélisme, cet homme intransigeant base la politique sur des valeurs morales. Sa suprême habileté est la droiture. Mais plus que tant d'autres qualités précieuses, c'est *le caractère* (qualité qui faisait le plus défaut aux Français d'avant 1939) qui est le secret de son triomphe.

Ce livre, bien que sommaire et incomplet, nous aide à comprendre comment et pourquoi ce chef méconnu hier est devenu, par la volonté unanime d'une France pourtant diverse et divisée, le chef des armées de terre, de mer et de l'air, investi en même temps des attributions du président de la République et de celles du président du Conseil, en un mot — le chef des Français.

D. K.

Maurice Chappaz. Les grandes journées de printemps. Aux Portes de France, Porrentruy.

Un livre de « maquisard ». Mais attention ! C'est un maquisard d'une espèce particulière, maquisard d'avant la lettre et maquisard de toujours qui survivra, soyez-en sûr, à une France en guerre ; pour tout dire, un clochard ardent et convaincu, révolté contre le monde moderne, un anarchiste romantique, un non-conformiste.

Aussi ne vous attendez pas au récit palpitant, aux descriptions d'exploits et de coups de fusil. Qu'est-ce, tout cela, devant la vie, la vraie : devant une ronde d'enfants dans une étroite et poussiéreuse ruelle provençale, un jeu d'ombres, le cri d'un oiseau, le manteau bleu d'une inconnue ... Le narrateur a beau être dans le maquis, mais ici l'aventure est toute intérieure.

Un livre délicieux, infiniment nuancé où la vie et le rêve se confondent et se prolongent mutuellement, où des sentiers paisibles et connus, scrupuleusement dessinés d'une plume réaliste, mènent vers un maquis inextricable d'inventions charmantes et absurdes.

A la fin, après en avoir pris à son aise avec le lecteur quelque peu désorienté, le narrateur consent à une espèce de profession de foi. Détachons-en quelques lignes :

« Peut-être arriverons-nous à constituer une association ... pour échapper aux lois des ilotes qui boisent la vie des individus, à établir le fondement d'un ordre, tout à fait laïque d'ailleurs, qui ressemblerait à la Corporation des mendiants de Londres ou à ces sectes de vagabonds que de mystérieux signes d'intelligence aident à vivre et dont les prélats ont parfois des entrevues dans de petits bouchons de banlieue. »

D. K.

Gustave Roud. Adieu. Aux Portes de France, Porrentruy.

« Je suis celui qui part et qui ne reviendra plus » dit Roud dans son *Adieu*. Mais ne vous fiez pas à cette simplicité qui rappelle les intonations d'un Alexandre Blok : ce poème « mixte » (vers et prose) est d'une facture où l'on retrouve les pudeurs de la nouvelle poésie française qui ne s'ouvre qu'aux initiés.

Des lignes comme « Frère, voici le chant rompre ma lèvre aride » sont caractéristiques pour cette poésie de la tour d'ivoire où un certain narcissisme n'exclut ni la préciosité ni même, parfois, une excessive joliesse.

L'avouons-nous ? « La fiancée est trop belle ! »

Nous voulons dire que la présentation, trop somptueuse à notre goût, en cette année de guerre 1944, de ce chant, pourtant gracieux, frais et juvénile, déroute quelque peu et provoque en nous un léger malaise.

Le livre est orné d'un portrait par René Auberjonois.

D. K.

Baudelaire. Collection du Cri de la France. Egloff, éditeur, Fribourg.
Texte de critique choisi par Pierre-Jean Jouve.

Il faut remercier Egloff de mettre à notre disposition des textes précieux de Baudelaire, et dont il était devenu difficile de retrouver le chemin. Quand on se livre au vain jeu de demander : quel est le plus grand critique ? on répond invariablement Sainte-Beuve et l'on oublie Baudelaire. Tous deux sont de niveau, à un niveau où les comparaisons perdent tout sens. Leur critique à tous deux est une critique de poète et que Sainte-Beuve définit : « La critique est pour moi une métamorphose : je tâche de disparaître dans le personnage que je reproduis. » Telle est la critique de Baudelaire dont P.-J. Jouve dit excellemment : « Baudelaire aime et désire l'enthousiasme. Il aime aimer, il aime comprendre, et ne demande qu'à sortir de soi. » Ainsi conçue, la critique est une façon d'exprimer et de situer l'homme ; comme le poème ou le roman, elle est un genre créateur, « un phare allumé sur mille citadelles », mille rayons qui frappent nos profondeurs et nos obscurités, mille chemins ouverts vers soi-même ...

T. Ch.

Les œuvres de François Villon. Aux Editions du Grand-Chêne, Lausanne.

Un fort et élégant volume contenant le texte intégral des œuvres complètes du poète, ses sept ballades en jargon, un index des noms et un glossaire.

Les tribulations de l'œuvre de Villon offrent une saisissante ressemblance avec sa vie même.

Comme le poète lui-même, son œuvre a connu « des hauts et des bas » avant d'entrer, enfin, dans l'immortalité.

Car cet « escholier » déchu, ce pilier des cabarets et des endroits mal famés, ce malfaiteur qui fraternisait avec des coupe-jarrets et des femmes vénales, ce cynique orgueilleux qui atteignit les sommets de la liberté humaine dans son œuvre crue jusqu'à la grossièreté et sublime de la plus directe, la plus naïve piété, ce familier des filles et de Madame Marie dont les lignes, tantôt éclatant de blasphèmes, tantôt mendiant la pitié de Dieu et des hommes, sont le cri d'un nouveau Job, cet incommensurable poète dont l'abjection même est chargée de sens et de secret divins, a attendu trois siècles, trop longs siècles d'oubli et de mépris, pour engendrer miraculeusement un Verlaine, un Rimbaud, et ressusciter, et resplendir d'un éclat qui durera tant que dureront les lettres françaises.

D. K.